

Siegrun Barat

**PROPOS SUR
ROMAIN ROLLAND**

Textes écrits pour les « *Cahiers de Brèves* »
novembre 1999 - janvier 2006

Association Romain Rolland

Étude rollandienne n° 9

Sommaire

Romain Rolland et l'enseignement secondaire

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 2 - novembre 1999 _____ 7

Sur les traces de Romain Rolland et Hermann Hesse à Calw, en août 2002

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 8 - septembre 2002 _____ 11

D'août à octobre 2002, d'une rive à l'autre avec Hermann Hesse et Romain Rolland

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 9 - février 2003 _____ 17

Réflexions et diversions à propos d'une conférence du professeur Bernard Duchatelet

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 10 - septembre 2003 _____ 21

Humanisme et joie au service de la paix

Projet de thèse de Gudrun Pilf - relu par Siegrun Barat

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 12 - mai 2004 _____ 27

Au-dessus de la mêlée des passions de la chair, l'autre combat de Romain Rolland

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 15 - mai 2005 _____ 31

Emancipation de la femme et forclusion du nom du père dans L'Ame Enchantée

Texte écrit pour les « *Cahiers de Brèves* » n° 17 - janvier 2006 _____ 39

Romain Rolland et l'enseignement secondaire

Les rapports que Romain Rolland entretenait avec l'enseignement ont toujours été empreints d'une certaine réserve et d'esprit critique. Peut-être, s'il n'avait pas été élève de l'École Normale, aurait-il tout simplement écarté cette voie, dont il dit dans ses *Mémoires* : « ...la froide carrière de professeur, pour laquelle je n'étais pas fait ».¹ Mais en tant que normalien il devait, en principe, consacrer une période de dix ans à l'Éducation nationale. Par conséquent, en 1889, il fait un premier stage au Lycée Louis-le-Grand et cette expérience confirme sa vision de l'enseignement : « C'est seulement lassant et insipide, car il faut toujours avoir l'œil sur ces petits animaux ».² Il ne changera guère d'avis en 1895, lorsqu'il enseignera la morale au Lycée Jean-B. Say. « C'était, pour moi, un supplice, chaque fois, que je devais faire mon cours ».³ Les raisons de cette aversion sont multiples. Elles concernent l'auditoire, dont il déplore au Lycée Louis-le-Grand le nombre, « soixante-dix », l'âge, « trente-cinq vétérans... plus âgés que moi » mais surtout l'absence de compétences : « ...seuls trois ou quatre pensent pour le reste de la classe, mais pesamment, comme des ruminants ».⁴

¹ *Mémoires*, p. 36.

² *Mémoires*, p. 290.

³ *Mémoires*, p. 241.

⁴ *Le Cloître de la Rue d'Ulm*, p. 291.

Et au Lycée Jean-B. Say, il va jusqu'à se plaindre de l'attitude de ses élèves en les comparant à « de petits cafards, hypocrites et blagueurs ».⁵

Mais désormais sa critique visera aussi l'administration, qu'il tient, en partie, pour responsable de l'échec constaté. L'enseignement officiel lui paraît trop abstrait, inadapté à la majorité des élèves, et exigeant par là-même, hypocrisie et faux-semblant de la part des professeurs. Et au-delà de l'Education nationale. Romain Rolland accuse la société, dont celle-ci n'est qu'un maillon : « Le tort en revenait à la société, qui élève les enfants dans le mensonge des grands mots... l'histoire truquée et fabriquée ».⁶

Néanmoins, en véritable penseur, Romain Rolland dépasse cette critique et soulève les questions de fond au sujet de l'enseignement.

L'outil par excellence de l'enseignant est la parole. Or Romain Rolland sait que « la raison ne peut être crue sur parole ».⁷ Et, ce qui manque à l'élève, c'est justement l'expérience, que l'enseignant ne peut lui donner. Il faut donc un subterfuge. Romain Rolland a une haute opinion de l'œuvre d'art, il le fait donc intervenir pour combler ce manque d'expérience des élèves. Déjà au Lycée Louis-le-Grand il avait lu « Rübezahl » aux petits et « Guerre et Paix » de Tolstoï aux grands. Au Lycée Jean-B. Say il lira ou fera lire « Les Misérables » de Victor Hugo, car il est persuadé que « la seule façon convaincante est celle de l'exemple. »⁸ Et cette façon d'aborder l'enseignement, somme toute en précurseur, le réconcilie même avec son auditoire, dont il a enfin une vision plus positive : « Dans ces classes remuantes... un silence frémissant s'établit. »⁹

Certainement aussi, cette expérience le conforte-t-elle dans sa propre vocation d'artiste. Car, en tant qu'artiste, il pourra donner l'exemple. En décrivant le cheminement difficile et souvent doulou-

⁵ *Mémoires*, p. 240.

⁶ *Mémoires*, p. 241.

⁷ *Mémoires*, p. 242.

⁸ *Mémoires*, p. 242.

⁹ *Mémoires*, p. 242.

reux d'un héros, il trace une voie à suivre.

Pendant des années, de nombreux extraits des romans de Romain Rolland figuraient dans les manuels scolaires, devenant ainsi des exemples officiels. Mais aujourd'hui ces mêmes manuels ne font quasiment plus mention de Romain Rolland.

Ici et là on entend le reproche qu'il aurait été trop élitiste. Pourtant l'égalité représentait une valeur à laquelle il croyait. La révolution socialiste était, d'après lui, « une nouvelle religion ». En 1895, il va jusqu'à affirmer : « Dans cent ans l'Europe sera socialiste ou elle ne sera pas. »¹⁰ Mais l'égalité n'a jamais été dans son esprit synonyme d'égalitarisme. L'effort individuel est fondamental dans son œuvre. Les hommes et femmes auxquels il s'attache dans ses romans et ses biographies sont des héros, héros laïques, comme il le précise lui-même. Serait-ce pour cela que Romain Rolland a disparu des manuels scolaires ?

*

* *

¹ *Mémoires*, p. 243

Sur les traces de Romain Rolland et Hermann Hesse à Calw, en août 2002

Du 5 au 8 août 2002 une délégation de l'Association Romain Rolland a été invitée à participer aux manifestations, qui avaient lieu à l'occasion du 125^{ème} anniversaire de la naissance et du 40^{ème} anniversaire de la mort de l'écrivain Hermann Hesse à Calw, dans le Bade-Wurtemberg, ville natale de cet écrivain, mondialement connu et apprécié, traduit dans quarante langues et prix Nobel, tout comme Romain Rolland.

A l'origine de cette invitation, l'amitié et l'estime que Romain Rolland et Hermann Hesse s'étaient manifestées en leur temps. En effet, ces deux grands hommes s'étaient reconnus comme des esprits frères (Geistesbrüder) au moment de la terrible épreuve que fut la première guerre mondiale. Tous deux, pour des raisons similaires, résidaient en Suisse à cette époque, et ils avaient publié, indépendamment l'un de l'autre, des articles dans lesquels ils critiquaient les sentiments de haine, qui déclenchèrent la guerre, haine que toute guerre ne cesse d'entretenir.

Hermann Hesse dans la « *Neue Zürcher Zeitung* » du 3 novembre 1914 lance un fervent appel à ses compatriotes allemands sous le titre : « *O Freunde, nicht diese Töne!* » (*Oh amis, n'entonnez pas ces chants-là!*) Il y rappelle avec insistance, ce qui en temps normal est admis par tous, et par tous également oublié en temps de guerre, que l'amour vaut mieux que la haine, que la compréhension est supérieure

à la colère et la paix plus noble que la guerre.

Tout à fait dans le même esprit. Romain Rolland publie dans le journal de Genève du 22 septembre 1914 son célèbre article « Au-dessus de la mêlée », dont le titre devait d'abord être « Au-dessus de la haine », et dans lequel il parle « d'une puérile et monstrueuse politique de races », qui, il cite Renan, ne pourra « mener qu'à des guerres zoologiques. »¹ « Un grand peuple ne se venge pas, il rétablit le droit », affirme-t-il encore, plaidant pour « la formation d'une Haute Cour morale »² idée évidemment trop en avance sur son temps.

La réaction dans les pays en guerre, l'Allemagne et la France, fût identique face à ces deux « brebis égarées ».

Hermann Hesse se voit traiter de « Vaterlandsverräter » (traître à la nation) et de « Drückeberger » (planqué) On va jusqu'à lui dénier moralement son appartenance à la nation allemande, en le traitant « d'apatride, qui depuis longtemps déjà, a secoué la poussière de sa terre natale attachée à ses bottes ». (Kölner Tageblatt du 24 octobre 1915).

Romain Rolland, de son côté, rencontre son détracteur en la personne de H. Massis, qui l'accuse d'être « un profiteur qui, grassement payé par l'Etat durant vingt-cinq ans, déserte et se retire dans l'art. » Et à Romain Rolland de conclure : « Chacun de mes articles m'a valu d'être outragé dans chacun des pays. »³

Il y a eu pour les deux hommes des moments de découragement. Hermann Hesse se souviendra plus tard : « à partir de 1916, j'étais tout seul ; pour les patriotes, un salaud, pour les révolutionnaires, un bourgeois ».⁴ Pour un temps il cède à une dépression. Romain Rolland, de son côté, se retire du débat, admettant son impuissance face à cette mêlée, comparable, somme toute, à une catastrophe naturelle.

Ce qui a certainement aidé ces deux hommes dans ces moments dif-

¹ Romain Rolland, *Au dessus de la mêlée* - Ed. Albin Michel - Paris 1926, p. 60.

² Romain Rolland, *Au dessus de la mêlée* - Ed. Albin Michel - Paris 1926, p. 57.

³ Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même* - Ed. Albin Michel - 2002, p. 184.

⁴ Uli Rothfuss, *Hermann Hesse Privat*. - Ed. q-Berlin 1997, p. 140.

ficiles, c'est d'avoir eu à accomplir des tâches très concrètes et en harmonie avec leurs idées. Hermann Hesse travaillait, en tant que réformé, au bureau d'aide aux prisonniers allemands à Berne. Romain Rolland s'était mis à la disposition de la Croix Rouge à Genève, où il travaillait également au service des prisonniers.

Ils avaient également en commun la certitude d'être investis d'une mission, et qu'ils n'avaient qu'à écouter leur propre conscience pour être sur la bonne voie. Il était donc logique qu'ils poursuivent leur tâche, une fois la guerre terminée.

Romain Rolland lance son appel aux intellectuels de tous les pays sous le titre : « Déclaration de l'Indépendance de l'Esprit » en 1919, Hermann Hesse étant parmi les premiers signataires. Au centre de cet article l'idée que le peuple, indépendamment de toute identité nationale, est toujours la première victime d'une guerre. Pour le protéger, il s'agirait donc de garder l'esprit libre de toute idéologie susceptible d'être défendue par les armes. En revanche, l'idée de ponts et de passerelles entre les peuples, chère à Romain Rolland, est réactualisée. « Ne brisez pas les ponts », avait-il dit en 1914, « puisqu'il nous faudra toujours traverser la rivière. » et l'appel en question se veut être un tel pont. Hermann Hesse l'a bien compris.

Aussi, il lui dédie en 1922 sa légende indienne de « Siddharta », qui raconte l'histoire d'un homme, qui, à la fin de sa vie, renonce à tout pour devenir passeur au bord d'un petit fleuve. Le parallèle avec la vocation de Romain Rolland paraît évident.

Nous aussi, membres de l'Association Romain Rolland, avons présenté à l'esprit le thème du passeur lorsque nous traversions d'abord le Rhin, pour nous rendre en Allemagne puis le Nagold, petit fleuve de Calw, dont Hermann Hesse parle avec autant de tendresse que Romain Rolland de l'Yonne.

Nous fûmes reçus avec beaucoup de gentillesse et d'attention par le représentant de l'Association Internationale Hermann Hesse, M. Uli Rothfuss, auteur de plusieurs ouvrages sur cet écrivain.

Le lieu de notre hébergement se trouvait au dessus de la ville, dans une Ecole Normale (Staatliche Akademie für Lehrerfortbildung), les

professeurs intervenants étaient logés, de leur côté, dans un petit hôtel typique en bordure du Nagold, non loin de la maison natale de Hermann Hesse.

Nous avons vite compris que toute la ville vivait depuis le début, et jusqu'à la fin de l'été, à l'heure de Hermann Hesse. Les interventions, que nous avons préparées, allaient s'intégrer, sous la dénomination « journées françaises » (Französische Tage), dans un programme plus vaste et varié.

Quel fut le contenu de ces journées françaises ?

Il y eut tout d'abord deux conférences, l'une du Prof. Dr. Roger Dadoun (Université Sorbonne Paris) sur les relations personnelles de Romain Rolland et Hermann Hesse, en français celle-ci et l'autre, en allemand, du Prof. Dr. Gilbert Merlio (Université Sorbonne Paris) sur le pacifisme au centre des relations entre Romain Rolland et Hermann Hesse. Un public attentif et nombreux put apprécier la qualité et l'intérêt de ces deux interventions, que leurs auteurs présenteront au public français les 12 et 13 Octobre.

Une troupe de théâtre présenta un choix de textes de Romain Rolland, lus par d'excellents comédiens et entrecoupés de morceaux de piano, comme pour rappeler, que pour Romain Rolland la musique était aussi importante que l'écriture.

Une exposition sur Clamecy et la Nièvre, avec des extraits de textes de Romain Rolland, brossant de sa ville natale et de sa région un portrait aussi précis et tendre que le fait Hermann Hesse pour Calw, fut installée à l'entrée de la ville par la délégation de la ville de Clamecy. Un groupe de musique folklorique de cette même délégation tenta, avec succès, d'animer la ville en faisant participer touristes et autochtones ; des produits locaux furent vendus au marché de la ville. Malheureusement le temps se gâta par la suite, rendant ces manifestations dans la rue difficiles et même impossibles.

La réception de Monsieur le Maire fut un autre moment fort de ces festivités. Son discours à visée humaniste, inspiré de l'esprit de Hermann Hesse, fut ressenti comme un appel à l'entente entre les peuples à ce moment critique de l'histoire, qu'est la globalisation.

Propos sur Romain Rolland

Pour finir, je me permets de rappeler que les 12 et 13 Octobre, dans le cadre de l'Echange Hermann Hesse / Romain Rolland, et lors de la venue de la Délégation Allemande à Clamecy, les manifestations précédemment évoquées, s'adresseront au public de la région, et seront donc entièrement en français.

*

* *

D'août à octobre 2002, d'une rive à l'autre avec Hermann Hesse et Romain Rolland

Du 11 au 13 octobre a eu lieu le deuxième volet de l'échange franco-allemand : sur les traces de Romain Rolland et Hermann Hesse, qui avait débuté en août à Calw, ville natale de ce dernier et poursuivi maintenant dans la ville natale de Romain Rolland, Clamecy.

Programmé à la fin des interventions françaises à Calw, le « Kaléidoscope » sur Romain Rolland de la Compagnie de la Hulotte a ouvert cette fois-ci les festivités du 11 octobre au soir.

Kaléidoscope, qui trouvait une émouvante suite, le lendemain matin, au cimetière de Brèves devant la tombe de Romain Rolland, sur laquelle nos amis d'Allemagne avaient posé une gerbe de fleurs. Les élèves du lycée Romain Rolland de Clamecy apportèrent leur contribution sous forme de citations choisies dans la correspondance entre Hermann Hesse et Romain Rolland, ceci sous une pluie battante.

La visite prévue à travers Brèves, jusqu'à la maison du grand-père de Romain Rolland, a malheureusement dû être annulée, si on ne voulait pas risquer un gros rhume pour tout le monde. Apparemment, elle a été heureusement remplacée par la visite d'une cave viticole, initialement prévue pour plus tard.

Vint ensuite, en fin d'après-midi, la conférence du professeur Gilbert Merlio « *Le pacifisme au centre des relations entre Romain Rolland et Hermann Hesse* » au Centre Jean-Christophe, dépendance

de la maison de Romain Rolland à Vézelay, vouée, selon ses vœux, aux échanges franco-allemands. M. Merlio, avait déjà donné cette conférence en allemand, à Calw, et avait cette fois-ci l'intention, dans ce lieu hautement symbolique, de s'exprimer en français. Intention néanmoins vite contrariée par la demande d'un jeune allemand, qui craignait que ses compatriotes ne comprennent pas tous le français. Gilbert Merlio eut donc la très grande gentillesse de résumer l'essentiel de ses propos en allemand et on ne pouvait qu'admirer l'aisance avec laquelle il passait d'une langue à l'autre.

Le champ de ses investigations couvrait la période de 1914 jusqu'à la deuxième guerre mondiale et le professeur Merlio s'est autant attaché à dépeindre ce que les deux hommes avaient en commun que de signaler ce qui les distinguait.

Tous deux avaient en horreur la haine, la violence et les passions partisans, tous deux l'avaient exprimé publiquement dans des articles parus en Suisse au début de la première guerre, tous deux ont toujours pris partie pour l'humanité souffrante, indépendamment de son appartenance. Néanmoins, déjà à cette époque, l'engagement de Hermann Hesse se veut apolitique, pour lui humanisme et politique s'excluent mutuellement. Il s'interdit donc toute déclaration sur des faits de guerre ou il les banalise. Point de vue, que Romain Rolland ne peut que récuser, ce qu'il fait en accusant les intellectuels allemands d'avoir gardé le silence au moment de la violation de la neutralité belge, en 1914. Il leur pose la question : « Etes vous les petits-fils de Goethe ou d'Attila ? »

Gilbert Merlio a ensuite démontré que cette divergence explique leur cheminement très différent dans les années trente. Tous deux se retrouvent, bien entendu, dans le camp antifasciste, mais tandis que Romain Rolland, qui a toujours été tenté par l'expérience révolutionnaire, fait sien l'espoir de la révolution communiste en Russie, Hermann Hesse se retire de plus en plus dans sa campagne suisse. Au moins Rolland le voit ainsi, lorsqu'il lui rend visite en 1933. Il déplore que Hesse ne soit plus au courant de ce qui se passe dans le monde. Il a l'impression que Hesse se soit laissé enfermer dans une tour d'ivoire par son mécène, un banquier suisse.

Hermann Hesse, de son côté, se tient au courant de l'engagement de Romain Rolland auprès de Staline, engagement dénoncé par nombre d'intellectuels. Hesse, lui, ne prend pas parti, il s'en tient à la déclaration suivante, relevée dans son recueil « *Krieg und Frieden* », paru en 1946 : « *Sur Romain Rolland, je n'ose pas porter de jugement* ». Propos, dont Gilbert Merlio souligna le côté surprenant d'autant plus surprenant que Hesse se montrera très sévère à rencontre de Richard Strauss et Gerhard Hauptmann, après la guerre, pour leurs compromissions avec le fascisme. Était-ce le personnage de Romain Rolland, qui lui interdisait tout jugement, ou le stalinisme lui paraissait-il moins condamnable que le fascisme ? Pour le professeur Merlio, de toute façon, le débat sur Romain Rolland et le stalinisme reste ouvert.

Avant de nous rassembler autour du traditionnel vin de l'amitié, Laurent Hequet, adjoint au Maire de Vézelay, nous fit entendre la bande originale d'un discours de Romain Rolland et cita un mot de l'écrivain, écrit en 1940 sur sa terrasse à Vézelay, qui le rapproche à nouveau de son compagnon de route, Hermann Hesse : « *Je reviens comme Candide à mon jardin, mon jardin sans frontières...* ».

Le soir, tout le monde se retrouva à Clamecy, où le coup d'envoi pour une soirée consacrée à la musique et à la danse fut donné par le Maire, Bernard Bardin, instigateur de cet échange et qui, à l'occasion d'un discours imprégné de l'esprit de Romain Rolland et Hermann Hesse, exprima son espoir, que des rencontres comme celles-ci puissent tenir lieu de pierre angulaire dans la construction de la paix, dans le monde, et plus particulièrement en Europe. Les philharmonies de Calw et de Clamecy, ainsi que des groupes folkloriques se sont relayés ensuite dans des prestations riches d'une belle harmonie.

S'imposait le lendemain matin la visite des expositions organisées par la ville de Clamecy, tout d'abord celle sur les métiers du bois en hommage au personnage de Colas Breugnon, menuisier ; ensuite celle des photographies des balades de Colas Breugnon dans Clamecy, et enfin l'exposition consacrée aux éditions allemandes de l'œuvre de Romain Rolland.

L'exposition : « Hermann Hesse, citoyen du monde » , comportait un volet interactif, puisqu'avait été proposé un concours d'aquarelle,

art auquel Hermann Hesse s'est toujours consacré avec grand plaisir et un indéniable talent.

Le début de l'après-midi à Clamecy, et avant de clore les manifestations par un vin de l'amitié, fut consacré à la conférence du professeur Olivier Henri Bonnerot, qui avait choisi de nous rappeler les liens que Hermann Hesse et Romain Rolland entretenaient avec leurs terroirs respectifs, terroirs dont ils étaient originaires, mais aussi terroirs qu'ils avaient choisis pour y vivre. Car, tous deux, et en dépit du profond attachement à leur région natale, avaient décidé de vivre en Suisse, l'un sur les bords du lac Léman, l'autre sur les bords du lac de Lugano. Sans doute, le fait d'y vivre en quelque sorte en étrangers, les a libérés du côté étriqué, dont ils disaient avoir souffert, tous deux, dans leur pays natal. Le professeur Olivier Henri Bonnerot distinguait entre un espace de claustration et un espace de respiration soulignant en même temps, l'importance capitale qu'avaient, ici et là, les fleuves, les lacs et les montagnes, car le fleuve dessine la voie à suivre à celui qui sait l'écouter (*Siddharta, Jean-Christophe*), alors que le lac représente le reflet de l'être, qui s'y trouve. Le professeur Bonnerot a fait remarquer qu'il s'agissait, dans cette interprétation, de l'image inversée du mythe de Narcisse. La montagne enfin, symbolise ce que Olivier Henri Bonnerot a appelé la tentation prométhéenne. Car les deux hommes avaient comme projet de changer l'humanité, d'en faire une humanité exemplaire.

Projet avorté, bien sûr, et le professeur Olivier Henri Bonnerot parla donc de *prométhées déchus*, ajoutant que, malgré tout, les deux hommes n'ont jamais renoncé à leur dessein. L'un sur sa colline d'or au lac de Lugano et l'autre sur la colline sacrée de Vézelay, près de sa ville natale, où il est finalement revenu pour y mourir et d'où il clame haut et fort : « *J'aime mieux rester un européen qui combat seul...* », paroles qui prouvent bien qu'il n'a rien abandonné de son projet prométhéen auquel, bien entendu, nous nous associons.

*

* *

Réflexions et diversions à propos d'une conférence du professeur Bernard Duchatelet

Le Journal de Romain Rolland, couvrant la période de 1888 jusqu'à sa mort en décembre 1944 - publié qu'en partie - et dont la Bibliothèque Nationale est dépositaire, est désormais accessible à tout lecteur et ceci depuis le mois de janvier 2000.

Dans une brillante conférence prononcée en décembre 2002, dans la très belle salle Louis Liard à la Sorbonne « Nouveau regard sur Romain Rolland », le professeur Bernard Duchatelet a attiré l'attention du public sur ce fait, en soulignant que lui-même, pourtant spécialiste depuis de longues années de l'œuvre de l'écrivain, a dû modifier certains de ses jugements à la lecture de ces textes.

La conférence de M. Duchatelet, très éclectique, s'articulait sommairement autour de trois grands axes, que l'on pourrait définir comme suit : Romain Rolland, menacé par le néant, Romain Rolland, tenté par l'action et Romain Rolland, face au divin. Ce sont ces axes auxquels je voudrais me limiter.

Le néant, dans la philosophie du XX^{ème} siècle, est surtout perçu comme une faillite de l'être. Chez Sartre, c'est la liberté qui permet à l'homme de passer de l'état de « néant » à l'état de « l'être », et chacun se souvient cette phrase célèbre « L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait ». La formule de Romain Rolland, citée par M. Duchatelet « affirmer la vie, notre vie face au néant » semble aller tout à fait dans le même sens. Il s'agit d'oser un acte créateur.

De même que dans la philosophie d'antan. Dieu a créé le monde à partir du néant, l'homme du XX^{ème} siècle doit se créer lui-même en s'arrachant au néant.

Pour Heidegger, que M. Duchatelet cite, la menace du néant se fait également très pressante, et seule l'action qui est dictée par le souci d'autrui (die Sorge), permet d'y échapper. Et là encore, nous trouvons des pensées similaires dans l'œuvre de Romain Rolland, qui déjà en 1910, comme le souligne M. Duchatelet, dit chercher dans l'âme humaine « l'esprit plus fort que la mort », et se demande « s'il apporte avec lui des actes pour franchir l'abîme du néant ».

Dans ce contexte, il est tout à fait logique que les « héros » dans l'œuvre de Romain Rolland se déterminent par leurs actes, et il est de fait que Romain Rolland lui-même n'a cessé d'agir, tout au long de sa vie, souvent envers et contre tous, mais toujours pour le bien de l'humanité, tel qu'il l'entendait. Aussi n'a-t-il jamais été question pour lui de se cantonner dans l'exercice de son art. Dans son roman « L'Âme Enchantée » le narrateur l'exprime ainsi : « L'art et la foi, la pensée pure, et la nature sont comme l'ombre d'un grand bois et la fontaine où l'âme lasse vient se détendre et s'abreuve. Mais nul n'a le droit de s'y enfermer. La vie est où est la peine des hommes et leur combat. »¹

Romain Rolland s'est engagé dans bien des combats : le combat pour la paix, le combat pour l'entente entre les peuples, le combat pour avoir le droit de soulager la souffrance des gens indépendamment de leur appartenance, le combat contre le fascisme mais aussi dans le combat pour la défense de la « révolution en marche », à laquelle il croyait au point de se fourvoyer dans le stalinisme, ce qu'on n'a pas cessé de lui reprocher.

A ce sujet, M. Duchatelet déplore que l'on montre à son égard une plus grande sévérité qu'à l'égard de Gide, Aragon, Eluard et Malraux pourtant dans le même camp, au même moment. Et il ajoute que la lecture du *Journal* établit justement, que Romain Rolland était beaucoup moins naïf que l'on ne s'était imaginé, et même qu'il était lucide à partir d'un certain moment. Mais M. Duchatelet pense également qu'une

¹ Romain Rolland, *L'Âme Enchantée*, v.3, p. 376 .

plus grande indulgence serait de mise face aux écrivains de bord opposé, comme Céline, Drieu La Rochelle, Brasillach, auxquels on reproche comme à Heidegger, leur sympathie ou leur engagement, à des degrés divers, dans le national-socialisme. Pour l'anecdote, rappelons aussi les griefs que Romain Rolland nourrissait à rencontre de son ami, le grand poète hindou Rabindranath Tagore en raison de ses compromissions avec le régime de Mussolini, griefs qui avaient leur pendant dans les reproches adressés par Rabindranath Tagore à Romain Rolland à cause de ses démêlés avec le stalinisme.

La question de l'attitude à adopter face à des engagements gravement erronés peut-elle prendre en considération leur qualité d'écrivains mondialement reconnus quoique diversement appréciés ? Pour sortir de l'impasse et indiquer une voie possible et acceptable, M. Duchatelet donne à nouveau la parole à Romain Rolland : « On ne peut juger une vie en cours de route. Car on ne peut pas savoir les chemins qu'elle prendra aux carrefours. » On ne peut s'empêcher de penser à la philosophe Hannah Arendt, qui victime du national-socialisme a dû émigrer aux Etats Unis, et qui est pourtant restée une amie fidèle pour Heidegger, dont elle suivait les évolutions et à qui elle rendait régulièrement visite jusqu'à sa mort. Pensons aussi à Hermann Hesse, qui s'est interdit de juger Romain Rolland dans les années trente. Admettons que c'est bien toute la vie qu'il faut considérer, si l'on veut se faire une idée juste et ne pas créer une légende, ce que Romain Rolland redoutait tout particulièrement.

Les voies qu'empruntera Romain Rolland semblent devoir aussi leur orientation au contact immédiat de l'auteur avec le divin. Il en parle très tôt. M. Duchatelet cite à ce sujet sa lettre à Sigmund Freud dans laquelle il évoque un sentiment océanique, ressenti déjà enfant, et qui lui donnait l'impression de faire partie d'un Tout. Rien d'étonnant donc qu'il communique ce sentiment à ses personnages de roman favoris et plus particulièrement à l'héroïne de « L'Ame Enchantée », œuvre tardive dont M. Duchatelet souligne l'importance en donnant la parole à l'écrivain : « Les deux derniers volumes sont, de beaucoup, les plus importants que j'ai écrits, - non seulement sur le combat social - mais sur la vie et la mort »

Intriguée, j'ai repris leur lecture, abandonnée il y a quelques années. Le combat social est ici mené par le fils de l'héroïne, Marc Rivière. Mais son engagement altruiste se solde par sa mort au cours d'une altercation avec des fascistes en Italie. Cette mort, bien que douloureusement vécue par la mère, ne revêt néanmoins pas l'aspect terrifiant du gouffre et du néant, dont nous avons parlé auparavant. Au contraire, il y a une réelle communion autour de cette mort, qui relève à la fois d'une profonde mystique et de la symbolique de la religion chrétienne. La mort quasi sacrificielle du fils est finalement ressentie par la mère, qui arrive à surmonter sa douleur, comme un don, qui lui donne la vie : « Elle se pénétra de la vie, de la mort de Marc. » Et l'intensité de ses sentiments la fait basculer dans un au-delà auquel elle s'abandonne : « L'âme écrasée, distendue, se dilate, elle fait chair avec l'Être souverain. En l'évidant, il l'incorpore ».² Dans toute mystique une souffrance extrême peut permettre à l'individu d'atteindre l'essence même de la vie. Et la pensée sous-jacente, que tout est lié à tout, trouve une prolongation de nature surréelle, lors que la mère de Marc, Annette Rivière, rend visite au narrateur au bord du lac Léman, lieu où habitait Romain Rolland à l'époque de la conception du roman. Ici fiction et réalité se rejoignent. L'auteur rencontre sa créature, découvre sa ressemblance avec les « Vierges mères » de Léonard de Vinci, la voit porter son fils mort, qui a répandu son sang, ainsi peuvent-ils communier en son nom.

J'ai brusquement eu envie d'aller à la rencontre de Romain Rolland. Je me suis donc rendu au lac Léman. La fameuse Villa Olga se trouve sur les hauteurs de Villeneuve. Ce ne fut pas facile de la trouver un dimanche après-midi de printemps. Aucun panneau ne la désigne, nul n'a l'air de la connaître. Et pourtant, au panneau de l'avenue Romain Rolland, que j'ai fini par découvrir, quelqu'un avait attaché la page de garde d'un journal suisse avec ces mots alarmants : « Catastrophe humanitaire à Bagdad ». Quelqu'un devait connaître l'engagement de Romain Rolland pour les causes perdues. Une vieille dame qui marchait avec sa canne dans l'avenue et qui connaissait les lieux, va me guider. Elle tient à me montrer d'abord la maison de Kokoschka, ensui-

² Romain Rolland, *l'Ame Enchantée*, v.3, p. 506.

te celle, dans laquelle a séjourné Gandhi, dont elle ignore qu'il était alors l'invité de Romain Rolland. Juste à côté la maison de Romain Rolland. Elle est cachée par une porte, une porte massive, en métal noir, dont les deux panneaux se rejoignent en évoquant une ogive, l'un des deux orné de cinq motifs floraux d'inspiration moderne, qui captent le regard comme autant de traits de lumière soulignant le côté sombre de l'autre panneau. Une plaque : Villa Romain Rolland et non plus Villa Olga. Après une courte hésitation, je sonne. Une voix masculine me demande mon identité par l'intermédiaire d'un interphone. Je la décline et ajoute, sans hésitation cette fois-ci : « amie de Romain Rolland ». Comme tiré par une main invisible, le portail s'ouvre. J'entre dans un magnifique jardin en fleurs, inondé de soleil. En arpentant l'allée, je scrute au loin l'ombre d'une silhouette masculine. Des vers de Goethe me viennent à l'esprit : « Les dieux donnent tout à leurs favoris, toutes les joies infinies, toutes les peines infinies, pleinement. »

*

* *

Humanisme et joie au service de la paix

Projet de thèse de Gudrun Pilf
relu par Siegrun Barat

En 1970, Gudrun Pilf, nièce de Wilhelm Kempff, grand interprète mondialement connu de Beethoven, et qui fut un temps président de l'Association Romain Rolland en Allemagne, ce que l'on sait moins, présente un projet de thèse à l'université de Munich, qui met Romain Rolland au centre de son travail, tout en s'attardant également au rôle joué par Beethoven et Wilhelm Kempff dans la thématique choisie : paix, humanisme et joie.

Gudrun Pilf dégage à la fois l'importance de ces thèmes dans la pensée et l'œuvre de Romain Rolland et démontre leur actualité dans cette deuxième moitié du 20^{ème} siècle.

D'autres idéaux, comme la beauté ou la liberté, mériteraient une étude, admet-elle, mais elle ne leur reconnaît pas la même valeur existentielle, ajoutant que l'absence de beauté ou de liberté n'empêche pas de vivre. La paix, en revanche, cette entéléchie par excellence, apparaît comme idéal suprême, que personne ne devrait jamais perdre de vue, car seule la paix garanti durablement la vie. Et, dans ce contexte, les deux autres idéaux de son étude, humanisme et joie, n'apparaissent que comme les ingrédients indispensables à la construction de la paix qu'elle voudrait universelle.

L'humanisme, parce que dans la définition que Romain Rolland en donne, et qu'elle adopte, n'exclut personne de cette paix, confondant toutes les races et toutes les classes. Et la joie, parce que sans elle, cette

tâche titanesque ne pourrait être menée à terme. « Le sentiment du devoir seul n'y suffirait pas » affirme Gudrun Pilf. Mais la joie, dont elle parle, est celle éprouvée après de terribles épreuves que l'on a su surmonter. Uniquement cette joie, possède l'intensité et la grandeur nécessaires pour vaincre la guerre, ce qui est la condition « sine qua non » pour arriver à la paix. Et elle cite Beethoven, dont tout le monde connaît les malheurs, comme le représentant le plus illustre de cette joie sublimée. Beethoven, qui fut pour Romain Rolland une source inépuisable de plaisir et de réconfort, et dont « L'Ode à la Joie » dans la 9^{ème} Symphonie, est devenue par la suite l'hymne européen, ce qui prouve, une fois de plus, le côté prophétique de la pensée rollandienne.

En pleine guerre de 14-18, Romain Rolland mène sa campagne de paix au cœur de la guerre et, à la même époque, il plaide déjà en faveur d'une Europe Unie, une Europe naissant de ses cendres, et où la souffrance, due à la discorde, ferait place à la joie de l'entente. Gudrun Pilf cite dans ce contexte Maître Eckhard : « Le carrosse le plus rapide sur la voie de la perfection, c'est la souffrance »¹ et souligne ainsi, que la souffrance est partie intégrante et de la joie et de la perfection.

Mais elle fait également valoir que paix et humanisme font partie du message de l'Eglise, dont le Vatican se fait le porte-parole avec son traditionnel message de paix et sa permanente recommandation de l'amour du prochain et rappelle que Romain Rolland a toujours affirmé croire en Dieu, se réclamant ainsi de la tradition judéo-chrétienne, même s'il s'était éloigné de l'Eglise.

La thèse de Gudrun Pilf a été écrite en pleine guerre froide, dans les années qui ont suivi la construction du mur de Berlin. Le monde était alors partagé en deux blocs et la dichotomie entre bons et méchants fonctionnait, une fois de plus, parfaitement. La paix était conditionnelle, et la guerre risquait d'être fatale pour l'humanité entière. La bombe atomique était au point, et les deux blocs en disposaient.

Et si cette bombe atomique, à cause de l'ampleur des souffrances qu'elle pouvait provoquer, jouait le rôle de réveil, se demande Gudrun

¹ « Das schnellste Tier, das Euch trägt zur Vollkommenheit, ist Leiden. »

Pilf. Cette spéculation traduit une idée fort répandue à l'époque. En effet, la bombe atomique posait la question de la survie de l'humanité en des termes autrement plus radicaux qu'auparavant, obligeant peut-être les protagonistes à s'engager au « service de la paix », situation à laquelle Romain Rolland n'avait cessé de rêver.

Vingt ans plus tard, a eu lieu, en Allemagne de l'Est, la première révolution pacifique au cours de laquelle les manifestants arboraient une bougie allumée en signe de désir de paix et de compréhension. Ils montraient ainsi, que le partage en deux blocs ennemis n'étaient pas de leur fait : « Nous sommes le peuple », disaient leurs banderoles et les manifestants prenaient ainsi leur distance par rapport aux décisions politiques, qui risquaient, une fois de plus, d'être meurtrières. Ils ont gagné, le sang n'a pas coulé. Ont-ils été compris par tout le monde ? Sans doute pas tout de suite mais, par leur exemple, ils ont ouvert la voie à d'autres formes de lutte pour la paix, et ce n'est pas par hasard, que l'église protestante, aux moments critiques, leur a donné refuge.

Au début de sa thèse, en affirmant qu'il serait nécessaire que le monde politique, le monde scientifique et le monde des arts travaillent ensemble dans l'élaboration d'une stratégie pour la paix, Gudrun Pilf signifiait de la sorte le bien-fondé de son entreprise. Un examen attentif ferait alors apparaître aux yeux de tous, que la guerre n'est pas la fatalité que l'on veut bien nous faire croire, mais que, la plupart du temps, elle est motivée par la volonté de s'emparer du bien d'autrui. Et, en regardant encore de plus près, il se confirmerait qu'une telle guerre deviendrait inutile, si on exploitait réellement toutes les possibilités que renferme la terre. Que l'énergie solaire, par exemple, n'est exploitée qu'à 2% de ses capacités, et que si l'on tirait réellement tous les bénéfices de cette source d'énergie, on pourrait facilement réduire nos besoins en pétrole, qui sont à l'origine de bien de conflits mondiaux. Un véritable partage pourrait alors commencer et la paix pourrait enfin remplacer la guerre.

Avec ces idées, Gudrun Pilf se pose en digne héritière d'Emmanuel Kant, qui, dans son texte « Pour la paix universelle », présente la paix comme un droit, les efforts pour l'obtenir comme un devoir, l'utilisation de l'être humain, au cours d'une guerre, comme moyen pour la

gagner, comme un crime. Il est, de droit, qu'il recommande de tout mettre en œuvre pour réaliser cette paix, qui, à ses yeux, n'est pas un idéal, mais un but. C'est ce but, que Romain Rolland n'a jamais perdu de vue, même dans les moments les plus désespérés.

*

* *

Au-dessus de la mêlée des passions de la chair

L'autre combat de Romain Rolland

La vie amoureuse d'hommes et de femmes illustres intrigue toujours et incite le commun des mortels à des spéculations d'autant plus fantaisistes, que les témoignages, sous forme de lettres ou de confidences, font défaut. C'est le cas de Romain Rolland, qui, bien qu'écrivain disert, reste très discret lorsqu'il s'agit de ses amours. Après sa mort, son épouse, Marie Romain Rolland, pousse sans doute encore plus loin cette discrétion, puisqu'elle exclut du choix de lettres qui composent le N° 17 des *Cahiers Romain Rolland* toute lettre « de caractère passionnel et... intime »¹ et les documents inédits dont dispose la Bibliothèque Nationale, semblent avoir été épurés dans le même esprit.

Nous connaissons, bien sûr, les femmes, qui ont joué un rôle dans la vie de Romain Rolland : Clotilde Bréal, l'épouse française de ses vingt ans, juive, avec laquelle une vie commune s'est vite avérée impossible ; sa seconde épouse, de mère française mais russe elle-même, Maria Koudacheva qui, bien que de trente ans sa cadette, restera à ses côtés de longues années, jusqu'à sa mort en 1944.

Nous connaissons évidemment aussi celles qui, à un moment ou un autre, ont joué un rôle dans sa vie amoureuse, comme Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, l'italienne, Olga Lichtervelde, la belge, Helena

¹ *Cahiers Romain Rolland n°17*, Ed. Albin Michel, 1967, p. 9.

van Brugh de Kay (Thalie), l'américaine.

Il est frappant que n'apparaisse aucune « française de souche », à l'image de sa mère et de sa sœur, les deux autres femmes proches de son cœur. Les critères de ses choix relèvent plutôt de la diversité, voire de l'exotisme, comme si Romain Rolland avait eu peur d'une possible confusion entre mère, sœur, épouse, maîtresse, ou comme s'il avait voulu se prouver par ses relations amoureuses, la pertinence de ses convictions sur l'égalité des « races ».

Cette hypothèse accorde évidemment peu de place à l'aspect charnel de la relation intime. Et c'est justement cet aspect, occulté ou noyé dans des affirmations d'ordre général, qui va nous occuper.

Se pose bien sûr la question de la légitimité d'une telle démarche, et il est vrai que mes scrupules se sont seulement dissipés à la lecture du livre de Romain Rolland sur Goethe et Beethoven. Dans cette œuvre, Romain Rolland se livre lui-même à une étude de la vie amoureuse de ses illustres devanciers. Des lettres inédites de Bettina von Brentano, mises sous scellés par sa famille pendant plus de cent ans pour être finalement vendues aux enchères en 1929, vont lui permettre une approche de Goethe marié, vieillissant, et pourtant prêt à se laisser entraîner avec fougue dans le délire érotique de la jeune Bettina. Il faut savoir que Goethe a toujours pris grand soin, lui aussi, de faire disparaître des lettres par trop intimes. Et sans doute ignorait-il jusqu'à l'existence de ces documents si compromettants.

Bettina von Brentano est la petite fille de Sophie la Roche, figure littéraire emblématique de cette époque, ayant correspondu avec Goethe, et la fille de Maximiliane La Roche, que Goethe a profondément aimée dans sa prime jeunesse. Romain Rolland montre à quel point ces détails sont importants pour comprendre la nature des rencontres entre Goethe et Bettina, qui est alors une jeune femme belle et exaltée, tellement exaltée qu'elle se prend pour la messagère d'un au-delà de l'amour destiné à assurer la continuité de l'amour. Lors de leur première rencontre elle s'évanouit dans les bras de Goethe. Romain Rolland parle d'une probable syncope due à « la violence élémentaire des émotions »² auxquelles Goethe répond bizarrement, en lui mettant

² Romain Rolland, *Goethe et Beethoven*, Edition du Sablier. Paris, 1931, p. 258.

une bague au doigt, signe de quelle promesse ? En tout cas, après un an de silence, il n'hésitera pas à lui renvoyer ses lettres enflammées « enchâssées en deux éclatants sonnets » et Romain Rolland de commenter : « C'est comme s'il entrait dans le corps de Bettine et qu'il la possédât : il fait un avec elle. Nous qui savons ce que sont les artistes et leur trompeur pouvoir (leur vice) de plasticité, nous ne sommes point dupe de ce jeu d'évocation verbale. »³

Mais ces documents contiennent aussi des passages prouvant qu'il n'y a pas eu qu'étreinte symbolique et joute verbale. Romain Rolland cite deux pages entières d'une lettre de Bettina, dont voilà quelques extraits : « Il me baisa la poitrine..., il me couvrit le cou de baisers, beaucoup, beaucoup, beaucoup et violents... Ces lèvres frémissantes, cette respiration oppressée, c'était comme la foudre. J'étais toute ébranlée. »⁴ Et Romain Rolland conclut : « Elle brûle encore, cette cendre que nous venons de remuer. »⁵ Pourquoi l'aurait-il remuée s'il n'était pas habité, comme nous aujourd'hui, de l'envie de savoir.

Il n'y a pas, à ma connaissance, de document équivalent pour nous renseigner sur la vie amoureuse de Romain Rolland... Néanmoins son œuvre autobiographique, surtout *Le Voyage Intérieur*, et ses romans, contiennent des passages qui ressemblent étrangement à ce que nous venons de lire. Écoutons ceci :

« Mais ce fut un voile qui se déchire. L'esprit, vierge violée qui s'ouvre sous l'étreinte, sentit se ruer en lui la mâle ivresse de la nature. »⁶

C'est ainsi que Romain Rolland décrit sa « révélation », empruntant aussi bien le vocabulaire que les images de l'acte sexuel. Vision romantique, où l'esprit dans un corps féminin, et la nature, masculine, célèbrent leur union divine ? Novalis, représentant du romantisme allemand, va dans le même sens, en déclarant qu'il n'y a qu'un temple sur terre, le corps humain. Le corps vu comme lieu de célébration et réceptacle de l'absolu que peut être l'amour. Encore faut-il que des

³ Romain Rolland, *Goethe et Beethoven*, Edition du Sablier. Paris, 1931, p. 262.

⁴ Romain Rolland, *Goethe et Beethoven*, Edition du Sablier. Paris, 1931, p. 266-267.

⁵ Romain Rolland, *Goethe et Beethoven*, Edition du Sablier. Paris, 1931, p. 268.

⁶ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p.37.

conditions bien particulières soient réunies et qu'une sensibilité hors-normes permettent d'appréhender l'aspect divin de l'union des corps.

Si on se réfère aux deux grands cycle de romans de Romain Rolland, *Jean-Christophe* et *L'Ame Enchantée*, on s'aperçoit que pour atteindre cette intensité, il faut une très grande affinité entre les personnages. C'est le cas, par exemple, pour Jean-Christophe et Sabine, tous deux jeunes et libres d'esprit, et qui pourtant, en dépit d'une très grande attirance, « Un frisson les parcourut. Ils étaient près du vertige. »⁷ ne passeront pas à l'acte. La pudeur de Sabine et les scrupules de Jean-Christophe les empêchent de franchir le seuil de la porte, derrière laquelle ils s'attendent : « Ils se tendaient les bras - lui, écrasé par un amour si fort qu'il n'avait pas le courage d'entrer - elle, l'appelant, l'attendant, et tremblant qu'il n'entrât. »⁸ Pour Sabine, ce vécu dont l'intensité la dépasse, signifiera la mort, tandis que Jean Christophe, sauvé par son art, pourra vivre d'autres amours d'intensité semblable. Commentaire du narrateur, « ...la passion. Elle est, chez les génies, une nécessité de la nature. Même les plus chastes, Beethoven, Bruckner, il faut qu'ils aiment constamment. »⁹ Aussi, parvenu à la maturité, et à l'image de ces génies, Jean-Christophe tombera-t-il amoureux de l'épouse de l'ami qui l'héberge. Le lien spirituel entre les amants sera alors la musique : « Ils perdirent le sentiment de ce qui les entourait. La frénésie sacrée de la musique les emporta dans ses serres... leurs bouches se joignirent ; son souffle entra en lui. »¹⁰ L'image du souffle revient souvent dans de telles descriptions. Métonymie ? Souffle pour souffle divin ?

Dans *L'Ame Enchantée*, l'engagement et la foi dans la révolution russe, qu'Assia, belle-fille d'Antoinette, et le russe Djanelidze partagent, débouchera sur l'union de leurs corps, d'abord rêvée par Assia : « et elle sentait autour de ses flancs l'étreinte de celui qui était derrière son dos. Elle était broyée comme une meule »¹¹, union qui se

⁷ Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Livre de poche, Paris, 1961, (vol.1), p. 275.

⁸ Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Livre de poche, Paris, 1963, (vol.3), p. 286.

⁹ Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Livre de poche, Paris, 1963, (vol.3), p. 283.

¹⁰ Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Livre de poche, Paris, 1961, (vol.3), p. 278.

¹¹ Romain Rolland, *L'Ame Enchantée*, Livre de poche, Paris, 1963, p. 59.

réalisera plus tard conforme à son rêve. « La nature seule avait tout fait »¹² sera à la fois l'explication et l'excuse pour Assia, mariée.

Notons cependant que, dans tous les cas, ce sont des moments exceptionnels que vivent les personnages, qu'il n'y aura pas de suite heureuse et même pas de suite du tout. Ils restent seuls avec leur vécu bouleversant, qui tout au plus les renseigne sur eux-mêmes et leur capacité d'accéder à un absolu, mais qui les plonge aussi dans la douleur, le désespoir, si ce n'est la mort. Et cette douleur, cette peine d'amour, Romain Rolland les a bien connues, il en témoigne longuement dans *Le Voyage Intérieur*.

Il a à peine vingt ans, lorsque, pensionnaire de la villa Farnèse à Rome, la passion le prend, comme il dit, au dépourvu : « En ce mois de Mars, elle (Rome) me livrait en proie à une de ces jeunes passions, absurdes et délirantes ». Et voilà ce que nous apprenons sur cette jeune italienne, qui lui inspirera, plus tard, le personnage de Grazia dans *Jean-Christophe* : « ... une de ces belles aveugles, qui vous meurtrissent le cœur... » et s'agissant de l'impact de cette rencontre, il ajoute : « Ces mains flexibles de Javanaise, d'une pâleur mate, ont éveillé, sans s'en douter, tout le clavier : l'amour, l'orgueil, la jalousie, l'oubli de soi et le désir de la possession... », pour évoquer enfin, inhérent à la violence de ces sentiments, avec son côté maléfique et dangereux, « le feu et sa langue longue et fourchue » qui le tiendra « sur le bord du gouffre »¹³, comme il le confiera à son amie et conseillère Malwida von Meysenbug.

Celle-ci, personnage haut en couleur, écrivain et révolutionnaire, de cinquante ans son aînée, saura lui rendre l'équilibre en lui montrant : « qu'en croyant être libre de rejeter la vie, on suivait servilement les traces du troupeau aveugle des vaincus. »¹⁴ Avec son aide, Romain Rolland va comprendre qu'il s'agit d'inverser l'expérience, et que c'est l'expérience même qui le permet. Ainsi il a pu adresser, bien plus tard, l'hommage suivant à ce premier amour, qui n'est autre que Sofia Bertolini :

¹² Romain Rolland, *L'Ame Enchantée*, Livre de poche, Paris, 1963, p. 64.

¹³ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p. 208.

¹⁴ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p. 208.

« Le feu que ta griserie alluma dans mon sang fut celui de Prométhée. Toute ma création, depuis, est issue de toi. Et tu ne t'es apaisée, flamme, qu'en te réalisant sous le symbole de Grazia. »¹⁵

L'équilibre recherché entre l'amour et l'écriture est à ce moment atteint grâce à une sublimation réussie. En faisant allusion à son célèbre texte *Au-dessus de la mêlée*, Romain Rolland déclare : « Aucun de vous n'a compris, en ma bouche, le sens de cette mêlée. Elle ne se livrait point seulement sur vos charniers. Elle a sévi sur le mien, en moi, dans mes passions. »¹⁶

Dans une lettre à Clotilde Bréal, sa première épouse, tout au début de leur relation, mais après l'expérience de Rome, il écrit « Puis j'ai une volonté artistique, et je vous céderai joyeusement sur tout, mais non sur cela. »¹⁷ Cette volonté artistique restera la constante de toute sa vie, mais elle est le résultat du combat mené à Rome, qu'il définit comme étant : « La suprême liberté de l'esprit affranchi qui « sereine » l'anarchie chaotique du cœur. »¹⁸ Romain Rolland ne tentera nullement de se protéger désormais contre l'amour, mais il refuse d'en être la victime impuissante, comme il l'a été à Rome. L'écriture lui viendra en aide au point qu'il pourra finalement affirmer : « je fis de mes passions mêmes les servantes de mon art ; je les laissais jeter le premier feu ; je les attachai ensuite à ma charrue. »¹⁹

Dans ce contexte, la compréhension de Romain Rolland pour Goethe en 1929, à la lecture des lettres de Bettina von Brentano déplorant qu'une fois l'ivresse du début passée, et au premier conflit, Goethe se détache d'elle, n'est que logique : « Un Goethe n'est qu'à ceux qui ne prétendent à aucun droit de propriétaire sur sa liberté. » dit-il, et « C'est pourquoi il préféra sa Christiane grasse et docile aux exigences des Bettines ».²⁰ Et comme pour donner du poids à cette déclaration, il met Bettine au pluriel, lui ôtant ainsi sa singularité, la mettant au

¹⁵ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p. 204.

¹⁶ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p. 191.

¹⁷ *Cahiers Romain Rolland n°17*, Ed. Albin Michel, 1967, p. 41.

¹⁸ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p. 192.

¹⁹ Romain Rolland, *Le Voyage Intérieur*, Ed. Albin Michel, 1942, p. 192.

²⁰ Romain Rolland, *Goethe et Beethoven*, Edition du Sablier. Paris, 1931, p. 273

niveau du symbole de la passion dévorante qui s'oppose à la docilité respectueuse.

Cette compréhension qui va jusqu'à approuver le comportement du confrère admiré n'éclaire-t-elle pas aussi le parcours amoureux de Romain Rolland ?

*

* *

Emancipation de la femme et forclusion du nom du père dans *L'Ame Enchantée*

Dans son journal, Romain Rolland formule le vœu de créer avec le personnage d'Annette Rivière dans *L'Ame Enchantée*, un portrait de femme représentant la modernité, un portrait de femme émancipée. Emancipation désignant l'action de s'affranchir d'une autorité, de servitudes ou de préjugés, lesquels varient bien sûr selon l'époque et le lieu.

L'histoire de *l'Ame Enchantée* se situe essentiellement à Paris, dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Annette Rivière est issue d'un milieu bourgeois, mais la personnalité de son père la met d'emblée un peu en marge de ce milieu. Aussi s'oriente-t-elle vers des études sérieuses, ce qui est peu habituel pour une jeune fille de la classe aisée. De surcroît, son choix se porte sur les sciences exactes, et elle est déterminée à passer des examens, mettant ainsi en échec les préjugés sur les femmes, sans en être vraiment consciente et surtout sans le viser particulièrement. Que « le mariage ne l'attirait point »¹, n'est que logique dans ce contexte, car mariage signifiait pour elle mariage bourgeois avec le lot de servitudes que l'on connaît.

Le père, veuf, riche et peu conformiste va permettre à Annette de mettre ses projets à exécution. L'entente du couple père/fille devient le garant d'une liberté peu commune, mais il apparaîtra aussi qu'il s'agit d'un fonctionnement en vase clos. La mort du père, qui surviendra assez rapidement, revêtira donc un double aspect. Ce sera d'abord la

remise en question du mode de vie d'Annette Rivière. Et ce n'est pas étonnant qu'elle se sentira, en quelque sorte, chassée du paradis : « Eve au jardin »² sera désormais seule. L'allusion du narrateur à l'histoire de la création n'est pas fortuite, la substitution du nom est voulue, cette pomme de la connaissance n'étant qu'un des éléments qui rapproche ces deux femmes au point que l'on puisse les confondre. Mais l'évocation d'Eve ne restera pas le seul recours à un modèle de femme illustrant des ressemblances de destin telles que la substitution devienne plausible.

Comme Eve, donc, Annette devra désormais se prendre en charge dans un monde qui lui est somme toute étranger : « les souffles inquiétants du dehors étaient entrés »³. Mais « ces souffles de la mort »³ aussi menaçant qu'ils puissent paraître dans un premier temps, révéleront bientôt aussi leur côté positif : « ces souffles de la vie »³. Aussi, après un deuil convenu, Annette sera-t-elle prête pour une vie autre où elle finira par trouver l'amour. Ce sera le jeune voisin de sa maison familiale en Bourgogne, fils d'une vieille famille bourgeoise. Ce choix de quelqu'un d'assez proche permettra en définitive d'évaluer le chemin parcouru par Annette Rivière sur la voie de l'émancipation. Très vite, il sera question de mariage et Annette se montre désireuse à s'y engager. Mais sa conception du mariage, fondée uniquement sur l'amour et la compréhension mutuelle, dénuée de toute considération d'intérêt personnel ou familial, va vite se heurter à la conception de la société bourgeoise en question. Roger Brissot, fils unique, ne peut rien décider sans sa famille. Certes, Annette Rivière représente un parti convenable, aussi est-on tout à fait enclin à l'accueillir, mais à condition qu'elle s'intègre dans ce cadre familial et qu'elle abandonne ses propres projets en opposition avec les coutumes de l'époque : « On trouvait un peu d'affectation dans ses travaux en Sorbonne, ses recherches, ses diplômes. Mais on pensait que c'étaient des passe-temps de jeune fille intelligente qui s'ennuie et qu'elle laisse de côté à son premier enfant. Et il ne déplaisait pas aux Brissot de montrer qu'ils aimaient les lumières, même chez une femme, pourvu, naturellement qu'elles ne fussent pas gênantes. »⁴

Annette, au cours d'une longue conversation tente de s'expliquer à son fiancé, seul personne dont l'opinion lui importe. Celui-ci tantôt ne

comprend pas, tantôt fait semblant de ne pas comprendre. L'humour et la langue de bois lui servent alternativement d'armure face à une demande d'authenticité à laquelle il n'a pas été préparé. Tel le Roi Lear, qui n'apprécie pas de la part de sa fille Cordelia une franchise, dénuée de tout calcul, lui préférant les flatteries et les mensonges des autres membres de la famille, Roger Brissot restera sous l'emprise de son milieu.

Cordelia est donc l'autre modèle de femme auquel le narrateur compare Annette. Il apparaît alors qu'il ne s'agit pas seulement d'émancipation stricto sensu mais en fait d'authenticité, de vérité intérieure à laquelle on n'arrive que par un véritable travail sur soi-même dans l'esprit du vieux précepte socratique « connais toi toi-même ». Roger Brissot n'est pas prêt et Annette, bien qu'elle l'aime et le désire, ne peut qu'abandonner leur projet commun de mariage. Son ultime geste envers lui sera à la fois la preuve de son amour, la démonstration de son authenticité et l'affirmation de son émancipation. En se donnant à lui, sans arrière-pensée et juste avant de le quitter, elle enfreint doublement la loi de son milieu et prouve ainsi son indépendance d'esprit. Comme il fallait s'y attendre, Roger Brissot ne se montrera pas à la hauteur de la situation. En épousant les préjugés de son époque, il confond sérieux et légèreté et lui rendra le départ plus facile. Ce sera donc l'échec du couple homme/femme dans la logique de la pensée de Romain Rolland qui affirmera encore : « Une fois sur mille la nature réussit son coup, réussit le couple. »⁵ Bien sûr, il ne s'agit pas là de la conception communément admise du couple mais d'une conception extrêmement ambitieuse, dont le sacré, au sens propre, est loin d'être absent.

Lorsque, après cette rencontre décisive, Annette est enceinte, nul regret ne l'effleure. Mais, au contraire, une grande joie l'envahit à l'idée de mettre un enfant au monde. Devenir fille-mère ne lui fait pas peur, d'en avertir le père ne lui semble pas nécessaire. Elle est désormais déterminée à poursuivre seule sa voie. « Il marche seul qui va le premier. Mais s'il va seul c'est qu'il se sent pionnier. »⁶ Cette conviction va justement lui donner sa force dans un monde qu'elle pense être fait par les hommes et qui lui semble être un mélange d'oppression, de renoncement et de mensonge, ce dont elle rend la religion catholique

grandement responsable. Les valeurs qu'elle aurait voulu partager avec Roger Brissot et qu'elle voudrait maintenant transmettre à son enfant, sont tout autres. Déjà elle s'adresse dans de longs monologues à cet enfant à naître et leur dialogue, plus tard, ne sera jamais et sous aucun prétexte interrompu, ni même le jour où le fils voudra connaître le nom de son père. Bien qu'Annette soit alors saisie d'une terrible angoisse de le perdre, car, pendant qu'elle se débattait dans les soucis de la vie quotidienne, le père est devenu un parlementaire célèbre, excellent orateur, fascinant surtout les jeunes, elle n'hésitera pas un instant à communiquer les éléments nécessaires à la rencontre père/fils.

L'angoisse d'Annette Rivière aura été infondée, son empreinte sur l'enfant sera indélébile. Tout de suite, le fils « flaira » l'artifice dans le discours de son père et l'authenticité de la mère lui apparaîtra alors sous un nouvel éclat : « ...il bénissait aujourd'hui son inflexible loi de vérité,... elle grandissait en face de l'homme qu'il venait de reconnaître et de renier. »⁷

Le couple mère/fils aura fait ses preuves. Et c'est l'image de « La Mère », qui va maintenant se superposer à l'image d'Annette. En sortant d'un meeting avec son père, le regard de Marc tombe sur une femme du peuple, aux cheveux gris « qui couvre de son regard aimant et douloureux »⁸ un invalide de guerre qu'elle soutient. L'allusion à une Piéta ne peut être plus claire et la ressemblance d'Annette avec la Vierge Marie est reconnue par le fils. Ailleurs l'auteur-narrateur la compare aux portraits des « Vierges-mères de Vinci et ce sourire émouvant au coin des lèvres où la tendresse et la tristesse se mêlent. »⁹

Il apparaît en fait de plus en plus clairement, que l'authenticité, en quelque sorte l'ultime étape de l'émancipation, mène quasi automatiquement à l'amour et à la compassion.

Cordelia , la seule à faire preuve de générosité envers son père, le Roi Lear, lorsque celui-ci aura tout perdu, en fera une démonstration parfaite en l'accueillant. De même Marc, digne fils d'Annette, ne laissera-t-il parler que son cœur lorsqu'il empêchera de ses mains le lynchage d'un homme par un groupe de fascistes à Florence.

Il paiera son intervention réussie par sa propre mort. Et cette fois-ci Annette sera réellement au centre d'une scène dont on ne pourra pas

nier la ressemblance avec une Piéta. « Elle prit le fils mort à pleins bras, elle l'étreignit, elle l'étendit sur ses genou... la face levée vers l'implacable, vers le ciel vide, elle clama, telle une vocifératrice... »¹⁰ Une Piéta dans un ciel vide, voilà ce qui est nouveau. Mais n'est ce pas ce vide justement qu'Annette a toujours essayé de combler par son combat pour l'authenticité en cherchant à libérer ce qu'il y a de divin dans l'être humain. Et même maintenant, dans cette terrible épreuve, elle ne cèdera pas au désespoir. « Jamais elle n'avait pu tolérer les approches du néant. »¹¹ Sans hésitation, elle endossera alors son dernier rôle, celui de la combattante au « drapeau rouge du sang de son fils et de tous les sacrifiés »¹², afin que leur sacrifice ne soit pas vaine. « Annette n'hésita pas. Elle le ramassa. On ne pouvait plus rester en dehors du combat... La vie est où est la peine des hommes et leur combat sous le soleil et les rafales. »¹² Ainsi Annette Rivière deviendra le porte-parole de l'ultime message spirituel de Romain Rolland, qui prône encore « l'amour vrai est la suprême loi »¹³.

Et pour arriver à cet état, où tous les « enchantements » se sont dissipés, et où il ne reste que l'amour, Annette sera passée par bien des étapes, qu'elle savait nécessaires. « Notre destin, dit Annette. Celui des âmes qui ont à fournir un long chemin. Je le connais. Celui des femmes qui n'ont pas le droit d'arriver à la mort avant d'avoir passé par le triple sacrement de l'amour, du désespoir et de la honte. »¹⁴ Il ne s'agit ni plus ni moins que d'un chemin de croix, mais accompli par une femme.

Rien d'étonnant alors que la mort d'Annette a l'air finalement de s'intégrer dans un tout, où le ciel ne paraît pas si vide puisque « ...la coulée de vie qui s'échappe est aspirée, dans un vertige passionné, comme par une bouche, vers le haut. »¹⁵

*

* *

Notes : Romain Rolland, *L'Ame Enchantée*, Edition Albin Michel - Le Livre de Poche 1963.

*1 vol.1, p.27 - *2 vol.1 p. - *3 vol.1,p.29 - *4 vol.1, p.120 - *5 vol.3, p.401 - *6 vol.2,p.245 - *7 vol.2, p.228 - *8 vol.2, p.228 - *9 vol.3, p.373 - *10 vol.3, p.339 - *11*12 vol.3, p.376 - *13 vol.3, p 79 - *14 vol.2, p.493 - *15 vol.3, p.197.